Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

(1990)

“Paraître en public. Des comportements routiniers aux événements spectaculaires.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Christian Bromberger

“Paraître en public. Des comportements routiniers aux événements spectaculaires.”

Un article publié dans la revue *Terrain*, Revue d’ethnologie de l’Europe, no 15, octobre 1990. Numéro intitulé : “*Paraître en public*” (octobre 1990), [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 17 février 2012 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : brombergerchristian@gmail.com

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 17 mai 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

“Paraître en public. Des comportements routiniers aux événements spectaculaires.”

Un article publié dans la revue *Terrain*, Revue d'ethnologie de l'Europe, no 15, octobre 1990. Numéro intitulé : “*Paraître en public*” (octobre 1990), [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

Table des matières

[Des circonstances codifiées](#)

[Rhétorique et bons usages de l'apparition publique](#)

[De la célébration à la métamorphose](#)

[Bibliographie](#)

Christian Bromberger

**"Paraître en public. Des comportements routiniers
aux événements spectaculaires."**

Un article publié dans la revue *Terrain*, Revue d'ethnologie de l'Europe, no 15, octobre 1990. Numéro intitulé : "*Paraître en public*" (octobre 1990), [En ligne], [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

[Retour à la table des matières](#)

Toute mise en ordre culturelle du monde se traduit par une définition singulière du public et du privé, du montrable et du caché, de l'ostentatoire et de l'intime. Certaines sociétés limitent fortement le jeu réciproque des regards, y opposant les murs aveugles des maisons qui protègent l'univers domestique, des vêtements qui enveloppent le corps pour le dissimuler, prescrivant de baisser ou de tourner les yeux

lors de rencontres fortuites. D'autres, à l'inverse, placent sous la vue d'autrui le quotidien individuel et familial, valorisent la frontalité des regards, jalonnent de limites floues les passages de l'intime au public ; ces frontières sont parfois même invisibles, simplement suggérées par une posture ou un mouvement du corps : ainsi les Yaguas d'Amazonie signifient leur retrait temporaire de la vie collective en tournant le dos au centre de la vaste maison commune ¹. Des changements d'attitude (verbale, vestimentaire) scandent ces transitions d'un espace à l'autre, faisant du seuil, dans bien des sociétés, un lieu critique de réajustement de l'apparence (se donner un dernier coup de peigne, rehausser le nœud de sa cravate, etc.), voire d'admonestation (« Maintenant, tiens-toi bien et tais-toi ! »). L'aménagement des espaces collectifs, certains traits architecturaux, le type et les usages des vêtements - que l'on ne saurait dissocier, sous cet aspect, de ceux de la maison puisque ces deux techniques expriment solidairement le sens culturel de l'intime et du montrable - témoignent du poids relatif de l'« ouvert » et du « clos », du public et du privé, de l'ostensible et du masqué. L'importance des places et des « cours » dans les agglomérations méridionales laisse ainsi présumer l'intensité de la vie publique et des rites du « paraître » qui y sont associés. Balcons et perrons s'offrent comme des espaces de transition où le privé déborde sur le public, le toisant parfois avec ostentation, ou sollicitant le regard extérieur par un aperçu d'une intimité désirable (on connaît la fortune lyrique du motif du balcon). D'autres formes architecturales s'affichent comme des théâtres du paraître, tels, dans les grands châteaux des âges classique et baroque, ces monumentaux escaliers d'honneur, flanqués de galeries pour les spectateurs, et conçus pour de véritables mises en scène de la parade hiérarchisée des grands. Quant au vêtement il exprime, entre autres, une codification culturelle du visible et l'on sait la vivacité des débats entre les sociétés, et les groupes qui les composent, sur les normes du montrable dans les espaces publics (faut-il souligner que le statut de la chevelure féminine est un des points focaux de ces affrontements trans - ou intra - culturels ?).

¹ Sur ces distinctions entre espaces public et privé, clos et ouvert, etc., voir, entre autres, F. Paul-Lévy et M. Segaud (1983), dans une perspective évolutive P. Ariès et G. Duby (ss la dir. de), (1986) ; A. Berque (1982) donne une analyse particulièrement suggestive de la conception de l'espace au Japon.

Une réflexion sur les comportements en public s'amorce donc par ces questions enchevêtrées sur les distinctions conceptuelles et matérielles entre les divers types d'espaces, les règles sous-jacentes qui en gouvernent l'occupation différenciée selon les sexes, les âges, les statuts, les circonstances (déambulation quotidienne, promenades dominicales, offices religieux, réunions de travail, rites de passage coutumiers...), les variations des normes du maintien, des transactions verbales et gestuelles au gré des situations. C'est sous ces différents aspects que G. Ravis-Giordani analyse ici les comportements traditionnels en Corse, notant la fluidité entre les espaces privé et public et repérant dans la figure légendaire de Grossu Minutu une sorte de *trickster* * à la mode insulaire, symbolisant la continuité entre ces deux univers. Le champ contemporain offre à l'observateur des situations plus complexes où se confrontent en un même lieu - non sans frissons d'indignation, commentaires pincés ou goguenards - des éthiques contrastées du paraître, quand se croisent, par exemple, une femme de la bourgeoisie qui se doit de passer inaperçue ² et tels punk, rocker ³ ou midinette qui cherchent, au contraire, à se faire remarquer par leurs extravagances vestimentaires et capillaires. Ces confrontations se chargent d'ambiguïté - sans doute délibérément recherchée - dans des contextes conflictuels quand, par exemple, le port d'un fichu par une minorité attire le regard qu'il est censé coutumièrement détourner.

Les pratiques du paraître ne se limitent pas à un ensemble d'attitudes codifiées ; elles se doublent, pour ceux qui en ont les moyens - matériels ou symboliques -, d'emblèmes complétifs ou substitutifs de la représentation personnelle ou collective : voiture(s) rutilante(s) garée(s) devant la porte, laquais, femme et enfants attestant, par procuration ⁴, des qualités du maître de maison, du ministre ou du président,

* *trickster* : lutin facétieux des contes amérindiens.

² Voir l'analyse très fine de la *mediocritas* (sens de la mesure, refus des excès) bourgeoise par B. Le Wita (1988). Le titre de son ouvrage, *Ni vue, ni connue*, résume ce programme minimum du paraître.

³ Y. Delaporte (1982) analyse les traits distinctifs et les significations spécifiques de leurs vêtements.

⁴ C'est le *vicarious waste* (consommation par délégation) dont T. Veblen (1971) décrivant les modes de vie de la bourgeoisie américaine à la fin du XIX^e siècle, donne un aperçu très subtil.

doublures des grands acteurs, assistants des grands professeurs, et, dans un autre registre, étendards, banderoles, effigies..., symboles visibles d'une institution, d'un grand homme ou d'une grande cause, dont A. Ben Amos et B. Chichlo dressent le répertoire dans deux contextes différents (les funérailles de Jaurès, la première célébration de la révolution soviétique). Les pratiques du paraître s'extériorisent encore en s'enracinant dans la durée à travers les monuments qui portent la marque ou le nom de leur mécène ou de leur initiateur et à travers les représentations - peintures, sculptures, photos, films - qui pérennisent les renommées individuelles et les démonstrations collectives. Les statues des hommes et des allégories politiques, dressées dans les espaces publics, sont, sans doute, les expressions les plus sensibles, aux yeux de l'opinion, de ces présences perpétuées. Points de ralliement et de mobilisation (Jeanne d'Arc pour les uns, la République ou la Bastille pour les autres), ce sont les emblèmes que l'on fait disparaître en priorité lors des émeutes et des révolutions. M. Agulhon évoque plus loin l'histoire, les significations des statues de Marianne et les enjeux de cette présence ostentatoire de la République dans le paysage urbain.

Des circonstances codifiées

[Retour à la table des matières](#)

Si les ethnologues attentifs aux faits de structure ou aux interactions quotidiennes ont analysé les normes et les pratiques routinières, ils se sont beaucoup moins intéressés - contrairement aux historiens - aux processus de monumentalisation des grands hommes ou des grandes idées et au déroulement des *événements* spectaculaires, ces moments effervescents et apicaux de la vie publique qui débordent largement les cadres coutumiers des insertions locales. À ce registre se rattachent les rites de passage des grands (qu'il s'agisse de leur investiture, du mariage de leurs enfants, de leur mort), les commémorations nationales, les inaugurations solennelles - nos sociétés ont fait de l'inaugurable un critère de dignité des monuments et des réunions -, les grands meetings et débats politiques, les voyages officiels, les congrès scientifiques internationaux - genre que les chercheurs évitent prudemment d'étudier -, les concerts exceptionnels, les grandes émis-

sions de variétés, etc. Dans toutes ces circonstances la mise en scène, le protocole, l'apparence des participants, le decorum sont conçus comme des adjuvants des valeurs que l'on entend célébrer ou des messages - politiques, scientifiques, artistiques... - que l'on souhaite transmettre. On peut cependant se demander, j'y reviendrai, si ces éléments adjuvants ne sont pas devenus aujourd'hui, dans bien des cas, des référents essentiels, des critères majeurs d'évaluation et d'efficacité des performances. À ces événements où l'art de paraître se donne comme un moyen, il faudrait adjoindre ceux où il constitue l'objet premier de la représentation : concours de beauté, de muscle, d'animaux, défilés de mode, etc., et, bien sûr, spectacles des arts visuels (théâtre en particulier), genres dont l'analyse spécifique nous entraînerait vers d'autres horizons, mais dont les techniques sont, çà et là, mises à profit pour construire les événements publics qui retiennent ici notre attention.

De ceux-ci on retiendra d'abord le rôle qu'ils jouent dans la scansion du temps court et de la « mémoire longue » de nos sociétés : émissions de variétés à périodicité fixe, qu'évoquent S. Chalvon et D. Pasquier, défilés commémoratifs qui ponctuent l'année, retour cyclique des meetings électoraux, qu'analyse Y. Pourcher, ou de tels championnats du monde. Ce calendrier régulier est parfois brisé par des événements inattendus qui s'inscrivent d'autant mieux dans les mémoires qu'ils entraînent une déprogrammation des spectacles conventionnels (D. Dayan, présentant les retransmissions télévisées des pèlerinages du pape en Pologne, note que l'importance d'un voyage officiel pourrait se mesurer à sa capacité à désorganiser la grille des émissions prévues), ou, plus simplement, telle inauguration, perpétuée par une plaque, peut demeurer un point de repère chronologique majeur d'une histoire locale. Au-delà des rythmes singuliers qu'ils imposent à la vie collective, ces événements spectaculaires posent à l'analyste une série de questions qui parcourent ce numéro de *Terrain* : sur les règles formelles qui en organisent le fonctionnement, sur les significations spécifiques qu'ils recouvrent, sur les effets qu'ils produisent sur l'opinion. La diversité chronologique des exemples présentés permet d'appréhender l'évolution de quelques-unes des valeurs cardinales mises en forme en ces circonstances.

Rhétorique et bons usages de l'apparition publique

[Retour à la table des matières](#)

Tout rite du paraître en public se construit à partir d'un « idiome cérémoniel » (Goffman 1974) qui module les éléments de base de la représentation : une configuration spatiale, un protocole, un scénario programmé, des canaux (sonore, télévisuel), des codes (verbaux, musicaux), des formes rhétoriques, des styles d'apparence des principaux acteurs (posture, expression du visage, vêtement, parure, décorations, accessoires...), des commentaires préalables, une exégèse ultérieure qui encadrent l'événement. Le dosage de ces différents éléments cérémoniels s'est sensiblement modifié du XIX^e siècle à nos jours sous le double effet de l'évolution des techniques (du son, de l'image) et de la célébration du sujet individuel à travers son apparence : faut-il souligner la régression de la voix et de l'éloquence au bénéfice de l'image, et singulièrement du plan rapproché ? R. Bertrand nous montre ainsi la réduction croissante, au fil du siècle passé, de l'éloge funèbre du maire mort en exercice, genre obligé du rituel républicain d'ancien style.

Parmi les conventions prescriptives qui règlent ce type d'événements, celles qui touchent à la disposition spatiale sont sans doute les plus significatives. Le choix du lieu du paraître tout d'abord, qu'il s'agisse, pour les hommes politiques, de monuments chargés d'une épaisse densité symbolique, de sites de commémoration ou d'expiation, de bâtiments officiels, etc., ou, pour les chanteurs, de music-hall aux clientèles contrastées (on se rappelle que Georges Brassens préférait Bobino à l'Olympia) ; toutes ces manifestations « topophiliques » sont lourdes de significations et d'émotions pour les protagonistes et les spectateurs, comme le montrent ici D. Dayan, A. Ben Amos et ailleurs M. Abélès (1988, 1990) qui a analysé le poids symbolique de la grandiose montée de F. Mitterrand vers le Panthéon, acte inaugural de son premier septennat, et de ses ascensions annuelles à la roche de Solutré. L'importance stratégique des lieux du paraître se lit encore à travers le choix - souvent hautement polémique - de l'itinéraire d'un

cortège ou d'une manifestation dans l'espace urbain (on se rappelle, par exemple, les âpres discussions sur ce thème entre les étudiants et les centrales syndicales en 1968). Parallèlement tout rituel du paraître s'accompagne d'une mise en scène réglant minutieusement les positions et les distances, traduction spatiale d'une hiérarchie préexistante ou temporaire : position éminente et dominante du leader, catafalques dressés à la gloire des grands morts, distances protocolaires scrupuleusement respectées entre l'acteur central, ses acolytes et la foule (« une certaine distance autour de lui grandit l'homme debout », notait E. Canetti 1966). L'importance de la distance se lit encore dans les rituels de réception des hôtes de marque ; la longueur du trajet parcouru est proportionnelle à leur statut : accueil à l'aéroport ou sur les marches d'un perron de ministère, gradation qui rappella celle des entrées solennelles au Moyen-Age où les magistrats devançaient plus ou moins la venue de leur visiteur selon sa qualité (Guenée et Lehoux 1968, Coulet 1977). Cet agencement spatial du paraître, dans la mesure où il consacre une hiérarchie, devient un enjeu majeur lors des débats ou des négociations : la forme d'une table, la position relative des interlocuteurs, l'idée même du comparaître, qui équivaut à une reconnaissance de l'équivalence des statuts, sont autant de facteurs de tension, de discussions préalables, voire d'achoppement définitif. Peut-on, à l'échelle du siècle, dégager une tendance évolutive lourde de cette rhétorique spectaculaire ? Si le rassemblement d'une foule devant un orateur ou une vedette demeure le paradigme du paraître, un processus de désolennisation et d'intimisation de la communication publique s'est récemment instauré, dont témoignent les *talk-shows*, les « Questions à domicile » « surprenant » les leaders politiques dans leur vie domestique, formes impensables de convivialité avec des grands hommes il y a quelques décennies. Il faut y lire un indice de la régression contemporaine de l'espace public (Habermas 1978) mais l'on aurait sans doute tort de considérer ce processus comme abouti ; le cérémonial du meeting, qu'analyse ici Y. Pourcher, demeure un schème vif de la vie publique ; tel leader, qui en exploite au mieux les possibilités théâtrales, doit peut-être une partie de sa fortune à sa capacité à perpétuer ces formes conventionnelles du paraître.

Tout événement spectaculaire est, par ailleurs, soumis à un découpage programmé qui le rythme en séquences ascendantes et contribue à sa dramatisation : seconds rôles, « vedette américaine », leaders lo-

caux occupent une première partie, avant l'entrée en scène du personnage principal qu'une longue attente fait d'autant plus désirer. Dans les années soixante l'orchestre d'Eddie Vartan répétait ainsi pendant une vingtaine de minutes le thème de « Noir c'est noir » avant que Johnny Halliday ne fasse enfin irruption sur la scène, mettant un terme à l'angoisse du public qui se nourrissait de rumeurs alarmistes. A cette dramatisation, aux effets de surprise, à la scansion des épisodes concurrent, dans le domaine des variétés, les animateurs, ces « drôles de stars », qui créent un suspense factice selon une « rhétorique de l'annonce » minutieusement étudiée, dont S. Chalvon et D. Pasquier démontent ci-dessous les mécanismes.

Faut-il souligner à quel point les modalités du paraître - dans une relation directe ou médiatisée -, le timbre et les intonations de la voix, la rhétorique verbale, l'apparence des protagonistes, les jeux d'éclairage, les musiques d'accompagnement jouent un rôle déterminant dans la construction de l'événement, lui impriment un style singulier et influent sur les conditions de réception par les spectateurs regroupés ou dispersés ? Les retransmissions télévisées ont ainsi contribué - quasi naturellement pourrait-on dire - à valoriser l'image du leader plutôt que son discours, l'expression du visage et du regard plutôt que le ton de la voix (Courtine 1990), le « *look* », cette « différence marginale » qui concourt au « procès de personnalisation » du grand homme (Lipovetsky 1987). Parmi les procédés du paraître, le style rhétorique tient une place essentielle dans le processus de séduction et recèle une éthique que l'on vise à consacrer, à faire partager ou à assumer conjoncturellement. La gloire de Khomeyni, au début des événements révolutionnaires en Iran, a été amplifiée par le mélange de gouaille populaire et de solennité religieuse qui caractérisait son discours. Les prédications politiques prononcées à l'occasion de la prière du vendredi à Téhéran sont dites sur un ton grave qui s'accélère au rythme de la dramatisation des événements relatés. Gravité et dramatisation victimiste sont bien deux ressorts essentiels de la culture dans l'Iran révolutionnaire, que consacre un style de parole. J.-J. Courtine (*ibid.*) évoque, pour sa part, les différences entre les rhétoriques fasciste et stalinienne qui correspondent à deux types de violence spécifique. « Le discours fasciste est fondé (...) sur un paroxysme de l'intonation et du geste, là où les discours staliniens "se caractérisent" par une rhétorique du livre au ton monocorde et au visage impassible, un style

administratif du texte soigneusement, interminablement lu. À la violence de la rue, restée essentiellement au fascisme, le stalinisme a substitué une violence rentrée sous les formes lourdes d'une bureaucratie. » À ces exhortations au rythme saccadé ou à ces dissertations monotones, les dernières années ont substitué, dans le monde occidental, la « bémolisation » de la voix, la parole brève (Courtine *ibid.*), les petites phrases dites au coin du feu, le sourire, manifestations rhétoriques de la fougue comme valeur, de la somnolence des idéologies révolutionnaires, des grands débats d'idées.

Le type d'accompagnement musical souligne le style et la solennité de l'événement : composition créée pour la circonstance (tel, pour les funérailles de Jaurès décrites par A. Ben Amos, l'*Oratorio* de Charpentier et Bouhelier, exécuté par un chœur de 600 chanteurs au Panthéon) ou interprétée sur un mode hors du commun (telle *La Marseillaise* chantée par Jessie Norman lors de la commémoration du Bicentenaire de la Révolution française), simples enregistrements de morceaux, devenus des emblèmes de tendances politiques, ponctuant les entrées solennelles des leaders lors des meetings (chansons de Jean Ferrat pour Georges Marchais, airs de Mikis Theodorakis pour le candidat Mitterrand, chœur des esclaves des Nabucco de Verdi pour Jean-Marie Le Pen). Y. Pourcher analyse, dans son article, les fonctions cérémonielles de ces accompagnements musicaux.

Le rôle du vêtement et des accessoires dans ces stratégies du paraître mériterait aussi une étude particulière : excentricité de la tenue des chanteurs de rock, soulignée *a contrario* par l'impeccable correction de la tenue des animateurs, comme le montrent S. Chalvon et D. Pasquier ; solennité du costume sombre des hommes politiques, compensée, dans le processus d'intimisation contemporain, par quelques apparitions en col roulé et en bras de chemise ; insignes du pouvoir et des « services » rendus qui recouvrent une large partie de la veste des dignitaires des états communistes et plus généralement des chefs militaires. Cette manie de la décoration peut engendrer d'étranges confrontations interculturelles dont M. Leenhardt (1947) nous relate un cas exemplaire quand il évoque la répulsion du chef canaque Amane « à porter les galons que le Gouvernement colonial avait imaginé de donner à tous les chefs (...). - Des galons, moi ? Une marque ? Et pourquoi ? Est-ce qu'on ne sait pas que je suis le chef ? ». Mais ce sont souvent les accessoires qui ancrent le plus fortement une image : soit

qu'il soulignent une différence (le chapeau de Gaston Defferre) soit qu'il symbolisent un projet (« une rose à la main »), soit qu'ils établissent une connivence - réelle ou feinte - entre le grand homme et le public (l'amour des animaux familiers, l'accordéon du président Giscard d'Estaing, la tête de veau vinaigrette que prise particulièrement J. Chirac, etc.). Certains hommes politiques, rôdés, comme ils le sont aujourd'hui, aux techniques du paraître, ont su se construire une image à accessoires emblématiques multiples pour séduire différentes couches de l'électorat ; ainsi tel maire de Lyon est-il apparu successivement jouant du violoncelle, au volant d'une Formule 1 et pilotant un hélicoptère (Virieu 1990). R. Barthes (1957) évoquait naguère, dans un morceau d'anthologie, la résonance de tels indices : « M. Coty, au début de son septennat, s'étant laissé photographier devant une table intime où la bouteille [de bière] Dumesnil semblait remplacer par extraordinaire le litron de rouge, la nation entière entra en émoi ; c'était aussi intolérable qu'un roi célibataire. Le vin fait ici partie de la raison d'État. »

En amont et en aval de l'apparition publique des grands, commentaires et exégèses rehaussent l'importance et le caractère singulier de l'événement : telle banale inauguration sera, peut-être, annonce-t-on, l'occasion d'une communication sur un problème brûlant ; la représentation achevée, l'événement est enveloppé dans un « cocon d'interprétations » (Jeanneney 1988), orales et écrites, qui en conditionnent la réception définitive. Il est parfois de curieuses exégèses diplomatiques qui confèrent à un paraître mineur une solennité imprévue. En 1973 le président Pompidou fit une brève halte à Téhéran pour saluer le shah d'Iran au retour d'un long voyage en Chine. Un diplomate m'expliqua que c'était là une manifestation majeure, le président Pompidou n'ayant jamais fait de halte sur le parcours de ses voyages officiels. L'escale diplomatique se parait tout d'un coup d'une aura surprenante.

Deux exigences contradictoires gouvernent le « paraître en public » : une certaine conformité à l'idiome conventionnel qui garantit la crédibilité et la légitimité de la représentation ; de nécessaires variantes qui singularisent la manifestation, l'arrachent à la routine, l'impriment dans les mémoires. En dépit des innovations récentes signalées plus haut, des événements médiatiques exceptionnels qu'analyse plus loin D. Dayan, un trait s'impose à l'examen de ces formes cérémonielles à l'échelle de plusieurs siècles, la force du carcan des « pri-

sons de la longue durée », selon l'expression de M. Vovelle : lente évolution des dispositifs scéniques, résistance de certaines formes conventionnelles de liturgie sociale. Bien des exemples réunis dans ce numéro témoignent de cette ankylose : les arcs de triomphe et les obélisques dressés pour célébrer la révolution d'octobre au grand dam des futuristes (B. Chichlo), la « fumée symbolique qui se voulait l'équivalent républicain de l'encens liturgique » lors des obsèques de Jaurès (A. Ben Amos). Que dire de la continuité formelle constatée par N. Coulet (1977) et que l'on pourrait étendre bien au-delà de la période médiévale qu'il a étudiée ? Toute célébration de l'*adventus* d'un monarque reflète (...) l'archétype chrétien de cette représentation, c'est-à-dire l'entrée du Seigneur à Jérusalem, elle-même imaginée et conçue sur le modèle de l'*adventus* impérial ».

Une autre exigence contradictoire modèle ces manifestations publiques dans nos sociétés : s'il faut paraître, il ne faut pas trop paraître, au risque d'user son image et de susciter la lassitude (d'où l'importance des « rentrées », d'un savant dosage des « shows », etc.). Dans un tel contexte ne pas paraître peut constituer un fait spectaculaire (on parle alors d'une « absence remarquée ») qui prend une ampleur considérable quand il s'accompagne d'un refus ostentatoire de paraître (pour recevoir le prix Goncourt ou le prix Nobel, par exemple).

De la célébration à la métamorphose

[Retour à la table des matières](#)

Paraître pour quoi ? A travers ces règles conventionnelles bricolées selon les circonstances, quelles valeurs expriment et quels effets produisent ces événements spectaculaires ?

De ces formes ritualisées on dira d'abord qu'elles consacrent, actualisent et légitiment des classifications, des hiérarchies et des valeurs préexistantes (D. Dayan appelle plus loin « couronnements » ce genre de manifestations). Les cérémonies d'investiture, la rentrée parlementaire, les meetings électoraux, le bal des débutantes... solenni-

sent, chacun à leur façon ⁵ des institutions et des statuts. Elles rendent visibles les frontières entre ceux qui ont droit au paraître « en grand » et ceux qui ne l'ont point mais aussi, selon un protocole convenu, au sein du groupe qui paraît. Le défilé du 14 Juillet, la commémoration du 11 Novembre, l'élection de Miss France... célèbrent des valeurs dominantes : la République, la Nation, un certain type de beauté... Dans leurs formes institutionnelles les plus minutieusement programmées, ces manifestations s'offrent comme un résumé de l'image qu'un État ou un groupe social souhaite présenter de lui aux siens ou aux autres (par le biais de retransmissions télévisées, par exemple). Moments de convergence des corps ou des regards, ces cérémonies sont des temps forts de réaffirmation périodique d'une conscience et d'une histoire collectives, ce qui n'exclut ni les conflits symbolisés par la diversité des cortèges, ni les polémiques dans l'interprétation de tel événement fondateur, ni les perceptions différenciées des emblèmes exhibés.

Les inflexions contemporaines de ces rituels du paraître soulignent deux tendances lourdes des sociétés démocratiques modernes : la part croissante des stratégies d'attraction du regard comme condition de la reconnaissance, la consécration de l'individualité comme valeur centrale.

La visibilité nous semble aujourd'hui un attribut quasi naturel du pouvoir et de la notoriété. Rien de plus illusoire, si l'on considère les sociétés qui ont fait un « choix » radicalement inverse pour témoigner de la sacralité et du mystère qui s'attachent, par exemple, aux fonctions royales et impériales. Hérodote nous rapporte que, lors de la fondation d'Ecbatane, capitale de la Médie, Deïokès [Daiakku] fit entourer son palais de sept murs d'enceinte et que le roi ne devait être vu par personne ; dans son évocation de Tokyo, R. Barthes (1970) qualifie le palais impérial de « forme visible de l'invisibilité », cachant « le "rien" sacré » ; ces exemples d'invisibilité du monarque sont aussi attestés dans de nombreux royaumes africains (voir, par exemple, Tardits ed. 1987), etc. Dans nos sociétés, le schéma de la visibilité est sans doute un héritage de la longue durée mais dont les champs d'application se sont considérablement démultipliés sous les effets succes-

⁵ Sur ce point et les fonctions de consécration et d'institution des rituels, voir les analyses de P. Bourdieu (en particulier 1982).

sifs de la délégation électorale, entraînant la représentation (aux deux sens du terme), et, bien sûr, du développement de l'image. Cette prolifération de documents visuels n'a pas seulement modifié les modalités du « paraître » ; elle en a partiellement transformé le statut. Dans une société « médiatique », valorisant le spectaculaire, l'apparition publique ne se limite pas à consacrer une dignité acquise, une étape ou un aboutissement dans un *cursus honorum* ; elle peut s'offrir, plus qu'ailleurs, comme le point de départ, l'acte fondateur, la condition initiale de la reconnaissance. On sait, par exemple, que le succès de librairie d'un auteur inconnu tient largement à ses « performances télévisuelles », bref à la qualité de son discours oral et de son apparence. Dans un tel contexte, rares sont ceux qui, comme L.-F. Céline, répondraient à une demande d'entretien filmé : « J'entretiens pas ! » sauf si, ayant atteint le faîte de la gloire ils cherchent à se singulariser. Ce culte contemporain de la visibilité comme valeur promotionnelle rend compte, partiellement au moins, de comportements *a priori* déroutants, comme ceux des jeunes supporters des équipes de football qui se regroupent dans les virages des stades. Animés par la « rage de paraître », selon l'excellente expression d'A. Ehrenberg (1986), ils scandent tout autant le nom de leur ville que le nom du club qu'ils forment, collectionnent aussi bien les emblèmes de leur équipe favorite que les coupures de presse et les photos qui leur sont consacrées ; ils recherchent dans le stade, où paraissent des vedettes, une visibilité qui leur est déniée dans la vie sociale en organisant une mise en scène spectaculaire de leur engouement. En Italie, ils produisent des émissions de télévision dont leurs leaders sont les vedettes. Pour ces derniers ces apparitions publiques sont les premiers pas vers la renommée, voire le premier jalon d'une ascension sociale fondée sur la spectacularité ⁶.

Autre évolution significative dans les rituels du paraître, le recul relatif de la célébration des statuts acquis, des valeurs et des destins collectifs au bénéfice des identités individuelles, des personnalités. En témoignent les *talk-shows*, l'inflexion des débats contradictoires que l'on a pu qualifier « de concours de personnalités où la préoccupation

⁶ Sur l'analyse de ces comportements, voir A. Ehrenberg (1986), C. Bromberger, A. Hayot et J.-M. Mariottini (1987) ; sur le cas particulier des *tifosi* de Naples C. Bromberger (1990) et, pour l'Angleterre, voir, entre autres, P. Marsh (1978).

des images et des styles remplace le souci des idées et des principes » (Schudson 1989). Les glissements vers la célébration de l'individu pour lui-même, et non surtout pour la cause et la fonction qu'il est censé représenter, affectent aussi les rituels les mieux enracinés. R. Bertrand nous en fournit plus loin un excellent exemple en analysant la personnalisation progressive des funérailles des maires en exercice à Marseille. Le titre de son article : « Des adieux de Marseille à "Adieu Marseille" » souligne cette transition dont les obsèques de Gaston Defferre ont constitué le point d'orgue.

Visibilité, individualité, emploi d'une rhétorique de plus en plus instrumentale (proposée et disséquée par des conseillers en communication), on voit sans peine comment on pourrait caractériser, sur le mode de la caricature, les formes contemporaines du « paraître en public » : « star system », « substitution d'un principe de séduction au principe de conviction » (Lipovetsky 1983), « sélection des élites politiques » sur la base de « l'apparence, sur des critères sans rapport avec la tâche qui les attend » (de Virieu 1990), « l'acte de communication prenant le pas sur la nature du communiqué », l'énonciation sur l'énoncé, etc. ⁷

Suffit-il cependant de séduire pour conquérir ? Peut-on vraiment penser que « le spectateur contemple le sujet de l'énonciation, juge non pas ce qu'il dit et fait mais sa manière d'énoncer, son talent, son authenticité, sa personnalité, ses sentiments » (Quéré 1982) ? Si ces facteurs pèsent indéniablement sur l'efficacité de la communication, ils n'entraînent pas pour autant une adhésion, une mobilisation, une conversion, sauf à poser que les spectateurs sont des « idiots culturels » ⁸ manipulables au gré de l'air du temps et du talent des acteurs. A quelles conditions, en fait, l'apparition publique, l'événement spectaculaire suscitent-ils des changements de convictions, des transformations d'attitudes semblables à ceux provoqués par les funérailles de

⁷ Notons que ces valeurs qui définissent l'air du temps, mais n'en épuisent pas le fond, ont entraîné l'essor de nouvelles méthodes et de nouveaux styles d'analyse en sciences sociales : développement de la pragmatique et des sciences de la communication au détriment de la linguistique et de l'analyse structurale des textes, valorisation de l'écriture singulière au détriment d'œuvres au contenu plus anonyme et cumulatif.

⁸ H. Garfinkel fustige sous cette expression le rôle que font tenir certains sociologues aux acteurs sociaux.

Jaurès qu'analyse ci-dessous A. Ben Amos ? Comment une rhétorique du paraître cesse-t-elle d'être purement appropriée - c'est-à-dire conforme à des attentes préétablies et à des règles conventionnelles - pour devenir efficace, c'est-à-dire provoquer des transformations durables en autrui ⁹ ?

C'est ce problème crucial de la dynamique des événements - une sorte de Graal des sciences sociales - que pose D. Dayan dans une perspective turnerienne. Sous le terme de conquêtes, il désigne les événements spectaculaires, tel le premier voyage du pape en Pologne en 1979, qui entraînent des « redéfinitions d'identités », une rupture « avec le scepticisme ». Lors de tels rituels, les individus se trouvent dans une situation « liminale », dans la terminologie turnerienne, se prêtant à une réévaluation fondamentale de leurs normes d'existence quotidienne. Le charisme du leader, sa capacité à incarner des alternatives désirables, à faire rencontrer des temporalités hétérogènes (celle de la mémoire collective et celle de l'actuel), à donner une forme publique à des aspirations ou à des courants sous-jacents, à évoquer des emblèmes culturels à haut pouvoir connotatif ¹⁰ et donc à susciter une émotion collective... tous ces facteurs peuvent contribuer à faire basculer le rituel de la célébration à la transformation. L'ethnographie de tels événements, des paroles, des gestes qui les scandent, de leur résonance auprès du public pourrait éclairer d'une lumière nouvelle ces moments incertains - dont on juge souvent l'issue prévisible *a posteriori* sans l'avoir jamais entrevue auparavant.

⁹ Sur ce problème et sur celui des échanges linguistiques que l'on ne saurait concevoir comme de simples confirmations entre individus occupant des positions différenciées sur l'échelle sociale, voir Gumperz (1982) et Schlegoff (1972).

¹⁰ Dans cette perspective, voir ma tentative de compréhension des événements révolutionnaires en Iran (Bromberger 1986).

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

Abélès M., 1988. « Modern political ritual » *Current Anthropology*, 29, 3, pp. 391-404.

1990. « Rituels de l'héritage politique », in Jeudy H.-P. (ss la dir. de), *Patrimoines en folie*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 127-147.

Ariès P. et **G. Duby** (ss la dir. de), 1986. *Histoire de la vie privée*, Paris, Le Seuil.

Barthes R., 1957. *Mythologies*, Paris, Le Seuil.

1970. *L'empire des signes*, Paris, Flammarion.

Berque A., 1982. *Vivre l'espace au Japon*, Paris, PUF.

Bourdieu P., 1982. *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

Bromberger C., 1986. « La seduzione del potere. Procedure simboliche di legittimazione nell'Islam rivoluzionario », in *Potere senza stato* (a cura di Pasquinelli C), Roma, Editori Riuniti, pp. 115-134.

Bromberger C., A. Hayot et **J.-M. Mariottini**, 1987. « "Allez l'O.M. ! Forza Juve !" La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, 8, pp. 8-41.

1990. « Ciuccio e fuochi d'artificio. L'immaginario di Napoli attraverso il suo football », *Micromega*, 4, pp. 171-181.

Canetti E., 1966. *Masse et puissance*, Paris, Gallimard.

Coulet N., 1977. « Les entrées solennelles en Provence au xiv^e siècle », *Ethnologie Française*, 7, 1, pp. 63-82.

Courtine J.-J., 1990. « Les glissements du spectacle politique », *Esprit*.

Delaporte Y., 1982. « Teddies, Rockers, Punks et Cie : quelques codes vestimentaires urbains », *L'Homme*, XXII, 4.

Ehrenberg A., 1986. « La rage de paraître », in « L'amour foot », *Autrement*, 80, pp. 148-158.

Goffman E., 1974. *Les rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit.

Guénée B. et **F. Lehoux**, 1968. *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, CNRS.

Gumperz J., 1982. *Discourse Strategies*. Cambridge, Cambridge University Press.

Habermas J., 1978. *L'espace public*, Paris, Payot.

Jeanneney J.-N., 1988. « Stratégies présidentielles », Dossiers de l'audiovisuel, INA, *La documentation française*, 17.

Lipovetsky G., 1983. *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.

1987. *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard.

Marsh P., 1978. *Aggro, the illusion of violence*, London, Dent and son Ltd.

Paul-Lévy F. et **M. Segaud**, 1983. *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre Georges Pompidou, CCI.

Quéré L., 1982. *Des miroirs équivoques*, Paris, Aubier-Montaigne.

Schlegoff E., 1972. « Notes on a conversational practice : on formulating place », in D.N. Sudnow (ss la dir. de), *Studies in social interactions*, New York, Free press.

Schudson M., 1989. « Rhétorique de la forme narrative. L'émergence des conventions journalistes », *Quaderni*, 8, pp. 27-39.

Tardits C. (ss la dir. de), 1987. *Princes et serviteurs du royaume. Cinq études de monarchies africaines*, Paris, Société d'Ethnographie.

Veblen T., 1899 (1971). *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard.

Virieu F.-H. de, 1990. *La Médiacratie*, Paris, Flammarion.

POUR CITER CET ARTICLE

Référence papier

Bromberger C., 1990, « Paraître en public. Des comportements routiniers aux événements spectaculaires », *Terrain*, n° 15, pp. 5-12.

Référence électronique

Christian Bromberger, « Paraître en public », *Terrain*, Revue d'ethnologie de l'Europe, numéro-15 - *Paraître en public* (octobre 1990), [En ligne]. [URL](#). Consulté le 27 mars 2012.

Fin du texte